

FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE." 13

## PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

Le jeune Savoyard avait son plan. Il cacha sous la paille une partie du maigre trésor de Brigitte et apporta le restant à la mauvaise femme qui, fort heureusement, ne se douta de rien.

Quelques jours après, la courageuse montagnarde ayant déclaré qu'elle était en état de continuer son voyage, les deux enfants partirent au milieu de la nuit, sans prendre congé des gens qui avaient pratiqué à leur égard une hospitalité si peu chrétienne.

Il faisait très-froid et les jeunes voyageurs affaiblis par le diète qu'on leur avait imposée de force, trop légèrement vêtus, étaient tout engourdis. Cependant ils marchaient bravement, tantôt causant, tantôt priant, lui soutenu par l'espoir de gagner bientôt beaucoup d'argent pour sa mère, elle songeant au bonheur qu'elle éprouvait lorsqu'elle pourrait visiter l'étable de Bethléem ou prier sur le ombeu du Sauveur.

Au lever du soleil, ils bénirent la Providence. Tels deux oiseaux frileux secouent leurs ailes raidies par la rosée printanière et chantaient l'Éternel qui les a protégés pendant la nuit.

## IX

## UNE GRANDE DOULEUR.

Avant de quitter la grange où elle avait passé de si tristes jours et de plus tristes nuits, Brigitte avait soigneusement observé la position du soleil et elle eut bien faire en prenant un chemin de traverse qui devait, d'après ses calculs abrégés considérablement son voyage. Malheureusement, elle s'était trompée dans ses prévisions et, après avoir marché pendant quelques heures dans une direction contraire, elle s'aperçut de son erreur.

Pour surcroît de malheur, son petit compagnon de voyage se sentit brusquement indisposé, en proie à une fièvre violente.

Elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour procurer quelque soulagement au pauvre enfant ; lui ayant enlevé ses minces bagages, elle le força de s'appuyer sur son bras. Mais la fièvre fit des progrès si rapides que le malade fut forcé de s'arrêter.

Quelle triste nuit passèrent les jeunes voyageurs. Il n'y avait dans le voisinage ni chaumière ni maison, le froid était insupportable et le petit Savoyard croyait sa dernière heure arrivée.

Brigitte sentit son cœur se briser ; elle se désolait de ne pouvoir procurer aucun soulagement à celui qui lui avait peut-être sauvé la vie.

N'importe, elle fera du moins tout ce qui est en son pouvoir afin qu'il souffre moins. La terre froide et humide lui semble un lit trop dur : elle y étend sa belle robe des dimanches, qu'elle a soigneusement ménagée jusqu'à ce moment, son sac de voyage servira d'oreiller et elle force Petit Louis de s'étendre sur cette couche improvisée ; elle le couvre de ses vêtements qui ne lui sont pas tout à fait indispensables. Puis, pour ne pas succomber elle-même au froid mortel de cette fraîche nuit, elle se promène d'un pas rapide, grelottant, priant, pleurant, suppliant le bon Dieu de venir à son secours.

Ainsi vint le jour. Brigitte constata avec une joie indiscible que la fièvre avait quitté son jeune ami et se fut pour elle une grande joie lorsqu'il se déclara prêt à partir. Le temps était couvert ; c'était une de ces matinées où l'humidité pénétrante glace les membres ; mais on trouve tout beau et bon lorsqu'on se sent brusquement délivré d'un grand souci, et les enfants, se tenant par la main, se mirent bravement en route après avoir remercié Dieu et imploré son secours.

Mais leur joie fut de courte durée. Au brouillard du matin succéda une forte bordée de neige, ce qui étonna Brigitte, car elle croyait qu'il ne neigeait jamais en Italie, et elle s'affligea surtout, lorsqu'elle aperçut que le bon Petit Louis recommençait à grelotter, secoué par la fièvre.

— Vous souffrez, n'est-ce pas, cher ami ? lui dit-elle ; nous avons peut-être eu tort de quitter la ferme ; puis, j'aurais dû vous laisser plus de temps pour vous reposer.

— Soyez sans inquiétude, répondit le jeune Savoyard ; je me sens plus fort que ce matin, en marchant je me réchaufferai et quand nous verrons luire le soleil nous redeviendrons gais comme des pinsons.

Et il fixe sur sa compagne attristée ses douces yeux noirs et clairs dans lesquels brillaient des larmes d'amour fraternel et de sincère reconnaissance.

Mais sa voix tremblante trahissait ses vives souffrances ; ses dents claquaient et il dut de nouveau s'appuyer sur le bras de son amie.

Ils marchèrent ainsi, sur l'interminable route blanche ; leurs regards attristés ne découvraient que des branches dépouillées, et cherchaient en vain la moindre trace d'une habitation humaine. Que la vue d'une cheminée, percant le toit d'une cabane hospitalière et envoyant au ciel sa colonne de fumée, leur eût fait du bien ! Mais rien, rien que la grande nappe immaculée, si chère aux poètes et si cruelle aux voyageurs !

Le petit malade râlait ; il était visible que la mort le saisirait bientôt si le secours ne faisait attendre plus longtemps. Et d'où pouvait-il venir dans cette contrée inhabitée ?

— Pauvre, pauvre Petit Louis, soupira Brigitte, vous êtes bien malade, n'est-ce pas ?

— Je vous aime, parce que vous êtes bonne pour moi et que votre souvenir et votre regard si doux me rappellent ma petite sœur, répondit la Savoyarde,

Il ne savait plus ce qu'il disait, le pauvre petit oiselet perdu dans cette vaste pleine neigeuse ; il avait le délire, il était au bout de ses forces.

Après avoir essayé vainement de le traîner plus loin, Brigitte pria son jeune ami de s'asseoir sur la terre glacée, s'accroupit à côté de lui, et chercha à le réchauffer en le couvrant de tout le contenu de son sac de voyage.

Mais anxieuse, les larmes aux yeux, elle regardait de tous côtés, espérant que le secours arriverait enfin ; mais elle ne vit rien que la neige qui tombait à gros flocons, et les arbres, couverts de givre.

C'est à peine si le petit Louis donnait encore signe de vie. La neige qui tombait sur ses joues bleues par le froid ne fondait plus ; il ressemblait à une statue tombale incapable de se défendre contre les injures du temps.

Brigitte elle-même sentait ses forces s'en aller avec son courage. Cependant elle résolut de tenter un dernier effort. Elle souleva son cher malade et, marchant nus pieds, laissa saut sur la neige des empreintes, sanglante elle essaya de marcher encore.

Mais voilà qu'elle sent un suprême frisson, une dernière convulsion agiter son précieux fût. Elle s'arrêta. Petit Louis lui sourit mais son sourire n'a plus rien de terrestre, il est visible que son dernier instant approche.

— Ma chère Brigitte, soupire-t-il, priez pour moi et donnez-moi le baiser d'adieu, je n'en vais là-haut où sont les anges.

La jeune pèlerine coucha doucement l'enfant mourant sur la neige molle, s'agenouilla près de lui et le baisa au front. Puis, ne parvenant pas à se résigner à cette cruelle séparation, espérant toujours que le Ciel ferait un miracle pour lui épargner une si grande douleur, elle dit de sa voix la plus douce :

— Du courage, cher ami, je vais prier le bon Dieu afin qu'il vous guérisse ..

— Non, ma chère sœur, je sens venir la mort... Priez pour moi... Approchez de mes lèvres la petite croix que vous portez au cou... Bien, merci ! Seigneur ayez pitié de moi... Chère Brigitte, nous avons souffert et prié ensemble, nous, nous reverrons là-haut."

Une dernière convulsion, un dernier sourire, une dernière larme, et le ciel comptait un ange de plus.

Brigitte se jeta sur le petit corps inanimé, elle s'obstinait à croire que son ami n'était qu'évanoui... Mais tout était bien fini. Les messagers célestes avaient cueilli comme une fleur à peine éclos, l'âme immaculée du pauvre Savoyard et l'avaient emportée loin de cette froide terre, loin des misères et des tempêtes de la pauvre humanité.

A Continuer.